Titre : **LE SIEGE DE STRASBOURG** **1870**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et Combats**
Auteur : **WACHTER**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **GUERRE 1870-1871** **HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE** **1873** **E.LACHAUD**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **Mai 2010**

Ancestramil

Strasbourg avait été fortifiée à la moderne par **Daniel SPECKLE**, ingénieur militaire né dan la ville même, et que les Allemands considèrent comme un précurseur de **VAUBAN**.

C'est l'illustre maréchal de **Louis XIV**, qui en 1681, a créé l'enceint telle qu'elle existait en 1870 et que le gouvernement français avait eu le tort de ne pas modifier.
La seule construction récente est la lunette 44 qui masque la brèche ouverte dans les murailles par le passage du chemin de fer.

L'enceinte se compose de 17 bastions numérotés de 1 à 17 et dont les courtines sont presque toutes couvertes par des demi-lunes ; la citadelle, réunie à la place par des lignes de défense, forme un pentagone régulier à courtines protégées par de doubles tenailles et à bastions doublés de contre-gardes, ce qui constitue en quelque sorte une seconde enceinte extérieure, mais non continue comme celle de l'intérieur.

A l'est et au nord de la citadelle se trouvent deux grands ouvrages à cornes et plusieurs lunettes qui couvrent le terrain jusqu'au petit Rhin ; les premiers sont des fronts bastionnés à longues branches latérales, les secondes de petits fortins triangulaires ; tous ouverts à la gorge et difficiles à défendre avec leurs angles aigus qui gênent le placement des pièces de canon et empêchent de les bien abriter contre les feux de l'adversaire. A l'ouest, l'enceinte est protégée par deux grands ouvrages à cornes, et au nord-ouest par un troisième de ces ouvrages appelé Finckmatt et qui servait de gymnase à la garnison.

Le sud, l'est et le nord de la place peuvent être entièrement inondés à une grande distance, aussi ne sont-ils protégés que par des ouvrages extérieurs insignifiants, mais à l'ouest et surtout au sommet de l'angle droit où le terrain légèrement montant s'oppose à l'inondation et permet à l'assaillant d'exécuter des travaux d'approche, le génie a multiplié les obstacles.

Les bastions 11 et 12, la demi-lune 50 et l'ouvrage de la Finckmatt sont enveloppés d'une énorme contre-garde en terre qui se prolonge, sur une longueur d'environ mille mètres, sous forme de digue organisée défensivement, jusqu'à un bras de l'Ill dont les eaux remplissent les larges fossés qui défendent les approches de ces ouvrages. La partie de la digue la plus rapprochée de l'angle est couverte par quatre lunettes portant les numéros 54, 55, 56 et 57 ; plus à gauche, de l'autre côté de l'angle, à 400 mètres en avant de l'enceinte, le génie a construit les lunettes avancées, et plus au sud encore, près de la voie ferrée, la grande lunette 44 pourvue d'un réduit casemate. Ces ouvrages avaient le grave inconvénient de manquer d'abris blindés, et la disposition de leurs profils, c'est-à-dire des murailles et des parapets, permettait à l'ennemi de faire usage du tir plongeant ou feu courbe aux grandes distances.

Malgré les minutieuses précautions des ingénieurs, l'angle droit formé par l'enceinte au nord-ouest de la place n'est restait pas moins le point faible et par suite nettement indiqué pour l'attaque.

****

Chemin couvert : chemin de ronde placé au sommet de la contrescarpe et abrité par un parapet marquant le départ du glacis vers la campagne. Des réduits triangulaires, composés d'un mur crénelé et d'un fossé de très faible profondeur, peuvent y être placés pour protéger le passage d'une entrée.

Demi-lune : ouvrage de forme triangulaire placé dans le fossé en avant du milieu du rempart et très souvent en protection d'une porte.

Escarpe : mur soutenant les terres du rempart et faisant face à la contrescarpe soutenant celles du glacis. Ces deux murs délimitent le fossé. Lorsque l'escarpe ne monte qu'à mi-hauteur du rempart, elle est dite «semi- détachée». Elle est «détachée» quand elle ne soutient plus que le pied du rempart qui est alors taluté en pente. Dans ces deux derniers cas, l'escarpe présente souvent un mur crénelé et un chemin de ronde.

Retranchement : organisation, souvent de fortification de campagne en terre, établie pour défendre une position importante ou l'intervalle entre deux forts.

Glacis : terrain incliné en pente douce entre le chemin couvert et le niveau naturel du terrain entourant le fort. Sa régularité facilite les tirs défensifs depuis le haut du rempart.

Redoute : structure militaire : ouvrage de fortification, complètement fermé et ne présentant pas d'angles rentrants. Si l'ouvrage présente des angles rentrants, c'est un fort.

Ouvrage à corne : fortification consistant en un ouvrage avancé hors du corps de la place, et qui consiste en une courtine et en deux demi-bastions.

****

Quand le 21 juillet, le général **UHRICH**, nommé commandant de la 6ème division militaire territoriale et de la place de Strasbourg, fut arrivé à son poste, il prévint le ministre qu'il allait sur le champ exécuter les règlements en faisant raser les constructions et les nombreuses plantations élevées pendant une paix de cinquante-cinq dans la zone des servitudes militaires. Le maréchal **Le BŒUF** lui défendit, par le retour du courrier, « de rien faire abattre, si ce n'était à la dernière extrémité, et après s'être entendu avec les autorités civiles ».

Les remparts n'avaient pas l'armement de sûreté, bien que Strasbourg fût place de premier ordre et de première ligne, et cela malgré les demandes pressantes du général **DUCROT**, prédécesseur du général **UHRICH**. Le matériel de défense comprenant 240 à 250 bouches de feu de calibres différents, depuis le petit obusier de montagne jusqu'à la pièce de 24, plus quelques mortiers.
Le siège de Strasbourg étant, après le blocus de Metz, le principal et le plus douloureux épisode de la guerre, moins par l'immensité du désastre matériel que par les devoirs que la perte de cette malheureuse cité impose à la France et les regrets qu'elle lui inspire, il est juste de faire connaître les principaux acteurs de ce grand drame.

Voilà comment s'exprime à l'égard des chefs du service français le capitaine du génie autrichien **Moritz BRUNNER**, entré à Strasbourg peu de jours après la reddition et qui a publié sur ce siège mémorable une brochure intitulée : Die Vertheidigung von Strassburg im Jahre 1870, et dont l'exactitude n'a été l'objet d'aucune critique :
« *le commandant supérieur de la place, général de division UHRICH, âgé de 68 ans, était depuis trois ans dans le cadre de réserve quand il fut rappelé à l'activité. Son caractère a été objet des appréciations les plus contradictoires. Pendant le siège, on donna son nom à une des principales avenues de Paris et la municipalité de Strasbourg lui décerna le diplôme de citoyen honoraire, tellement on était satisfait de ses services. Mais après la capitulation de la place qu'il avait juré de défendre jusqu'à son dernier homme et son dernier biscuit, il y eut un revirement subit et l'on alla jusqu'à l'accuser de lâcheté et de trahison. On lui reproche d'être un ardent bonapartiste et d'avoir sacrifié Strasbourg au triomphe de ses opinions politiques.*

Il n'avait pas les connaissances ni l'instruction technique nécessaires pour défendre convenablement une importante forteresse ; il lui manquait l'énergie et la fermeté indispensables pour tenir en brides les bandes indisciplinées qui faisaient partie de la garnison. Il manquait également de cet enthousiasme qui entraine les masses, et sous ce rapport Strasbourg présentait des éléments excellents ; sans talent d'organisation pour mettre de l'ordre dans les forces hétérogènes placées sous son commandement et tirer parti de leurs qualités, il n'avait pas non plus la vigueur et l'invention de l'homme qui trouve de nouveaux moyens de défense quand on les croit tous épuisés, et dont la pensée toujours en éveil ne se repose jamais. On ne saurait reprocher au général. ***UHRICH*** *de ne pas posséder ces qualités naturelles, dont doit cependant être doué tout homme chargé d'accomplir une tâche difficile avec des moyens insuffisants. »*

L'opinion générale désigne comme ayant été l'âme de la défense le contre-amiral **EXELMANS**, qui devait commander la flottille du Rhin, une nature intrépide, énergique et sympathique. Chargé de défendre la zone du Contades, il mérita, ainsi que son adjoint le capitaine de vaisseau **du PETIT-THOUARS**, d'être toujours cité avec éloges. L'officier qui aurait du jouer le rôle le plus important après le commandant supérieur était le directeur du génie, colonel **SABATIER** : mais son tempérament maladif et une douleur au genou l'empêchaient de déployer la moindre activité et l'obligèrent à se faire suppléer par le lieutenant-colonel **MARITZ**, chef du génie de la place. Le chef de bataillon du génie **DUCROT**, frère du général de ce nom, doit être considéré comme l'âme de la défense de la citadelle ; on ne parle de ses services qu'avec la plus profonde admiration. Malheureusement cet intrépide officier fut tué d'un éclat de bombe le 20 septembre, pendant qu'il dirigeait les travailleurs.

L'état major des ingénieurs comprenait en outre : 5 capitaines, 1 élève de l'école polytechnique, blessé presque au début, dans la citadelle, enfin 5 gardes.

L'état-major de l'artillerie se composait : du général **BARRAL**, qui, déguisé en paysan, pénétra dans la place après l'investissement, des colonels **BELU** et **PETIPIED** ; du lieutenant-colonel **MENGIN** ; du chef d'escadrons **BERGERE** et de 6 autres officiers supérieurs. Le colonel **DUCASSE**, ancien officier d'artillerie, exerçait les fonctions de commandant de place. »

Si le hasard n'avait fait retenir à Strasbourg quelques bonnes troupes, il n'y serait resté que les dépôts des 18ème et 96ème de ligne, 10ème et 16ème bataillons de Chasseurs à Pied, 5ème et 20ème régiments d'artillerie, du régiment des pontonniers et deux escadrons du 6ème Lanciers, en tout : 1 800 fantassins, 1 200 artilleurs y compris quelque échappés de Woerth, 600 pontonniers, 250 lanciers, plus huit sapeurs du génie.

Le 4 août, le maréchal de **MAC-MAHON,** avant de partir pour Froeschwiller, fit appeler le général **UHRICH** afin de lui donner ses instructions et de lui annoncer que la faiblesse numérique de son armée ne lui permettait pas d'en distraire plus d'un régiment pour la défense de Strasbourg. Il désigna le 87ème de ligne de la division **LARTIGUE**, un beau régiment de 2 400 hommes, fort bien commandé « par le brave et intelligent colonel **BLOT**. »
A cette garnison de 6 000 hommes vinrent se joindre : 4 compagnies de pontonniers, fortes ensemble de 500 hommes, que le manque d'attelages avait empêchés de rejoindre l'armée active, sous les ordres de leur colonel, **M. FIEVET,** qui devait se faire bravement tuer dès le début du siège ; 120 marins de la flottille du Rhin ; 4 400 gardes nationaux mobiles, dont 800

Ancestramil

artilleurs ; 3 600 gardes nationaux sédentaires, dont 300 artilleurs ; environ 800 douaniers et francs-tireurs ; enfin 5 000 échappés de Woerth, dont quelques soldats du génie, qui portèrent l'effectif de cette arme à 4 mineurs et 16 sapeurs, un peu moins d'un homme par bastion.
Une mention spéciale est due au petit bataillon de 240 pompiers qui, sous les ordres du commandant **GOERNER**, firent preuve du plus héroïque dévouement et éprouvèrent des pertes cruelles.

L'effectif total de la garnison, y compris les ouvriers et les gardes nationaux sédentaires, s'élevaient à 20 660 hommes dont la moitié à peine était en état de rendre immédiatement de bons services. Seul le 87ème de ligne avait une solide organisation en rapport avec les besoins de la situation : les dépôts, composés en grand partie d'ouvriers, de recrues et de vieux cadres, manquaient de cohésion ; les pontonniers et les marins, quoique d'une solidité à toute épreuve, étaient plus habitués à la manœuvre de chaloupes et des bateaux qu'à celle du canon ; la garde mobile, réunie pour la première fois le 30 juillet, recevait le 8 août seulement des chassepots, dont le maniement lui était inconnu ainsi qu'à ses officiers, auxquels leur attachement à la dynastie impériale tenait, aux yeux des autorités, lieu d'expérience et de savoir, on peut en dire autant des gardes nationaux sédentaires, organisés par le préfet, **M. le baron PRON**, et recrutés exclusivement parmi les éléments les moins hostiles à l'Empire, qui comptait peu d'adhérents à Strasbourg. Les autres citoyens furent bien inscrits sur les contrôles, mais jamais on ne voulut leur donner un des fusils à tabatière dont on fit la distribution le 9 août. Cependant, quiconque connait les sentiments de patriotisme et d'énergie de la population alsacienne, les deux gardes nationales renfermaient en grand nombre des hommes de cœur dont on eût pu tirer un meilleur parti.

Les approvisionnements en armes, munitions de guerre et de bouche étaient abondants, à l'exception des fusées percutantes en laiton pour obus, dont 35 000 furent détruites dans l'incendie d'un des bâtiments de l'arsenal, et 25 000 saisies au passage par l'ennemi au moment où l'on allait les introduire dans la ville. Il y avait de la viande fraiche pour plusieurs mois ; le lait seul fit défaut dans les derniers jours du siège.

La nouvelle de la défaite de Woerth, apportée dans la soirée par les fuyards, fut confirmée dans la nuit par un télégramme adressé de Saverne par le maréchal de **MAC-MAHON** au général **UHRICH**. Le lendemain matin la place était déclarée en état de siège, le conseil de défense réuni, et le commandant supérieur s'occupait avec une louable activité de réparer le temps perdu par la faute du ministre de la guerre. On éloigna les bouches inutiles et l'on expulsa les gens suspects, dont la liste avait été dressée à l'avance.

Dès le 7 août, l'état-major du prince royal avait dirigé sur Strasbourg la division badoise, dont la brigade de cavalerie, **de la ROCHE,** enlevait le même jour et sans coup férir la petite ville de Haguenau avec une centaine d'hommes, 80 chevaux et 2 000 abandonnés faute de moyens de transport. Le lendemain, 8, un fort détachement occupait Brumath et y coupait le chemin de fer de Paris, par suite les communications avec l'armée de **MAC-MAHON,** en retraite sur Sarrebourg ; une avant-garde de cavalerie s'avançait jusqu'aux glacis de Strasbourg et un officier sommait la place de capituler. Les Badois continuèrent leur mouvement pendant les journées du 9 et du 10 ; le 11, ils occupaient les hauteurs d'Eckbolsheim, de Hausbergen et de Souffelweyersheim, investissant ainsi la ville au nord et à l'ouest, tandis que les trois régiments de dragons de la brigade **La ROCHE** s'étendaient au sud pour couper les communications avec la Haute-Alsace.

Les Allemands prétendent aujourd'hui que, le lendemain de Woerth, leur intention était seulement de bloquer Strasbourg, mais que la retraite précipitée de **MAC-MAHON** les avait décidés à faire le siège de cette pace, dont la possession leur devenait nécessaire pour assurer leur ligne d'opérations.

Le général de **WERDER**, qui à Woerth commandait encore le corps badois-wurtembergeois, fut désigné pour diriger en chef les opérations du siège en remplacement du lieutenant général **de BEYER**, ministre de la guerre et commandant de la division badoise. **M. de WERDER** conserva son ancien chef d'état-major, le lieutenant-colonel **de LESCZINSKI** ; le lieutenant général **de DECKER** reçut le commandement en chef de l'artillerie et le général-major de **MERTENS**, qui avait en 1864, dirigé l'attaque des ouvrages de Düppel, fut mis à la tête du génie. On fit venir d'Allemagne la division d'infanterie de landwehr de la garde, lieutenant général **baron de LOEN** ; la 1ère division de réserve, général-major **de TRESKOW** ; le 30ème d'infanterie de Rastatt et le 34ème fusiliers de Mayence formèrent une brigade combine sous les ordres du général-major **BOSWELL** ; le 2ème Dragons de réserve et le 2ème Hussards de réserve furent aussi réunis en une brigade combinée sous les ordres du général-major **KRUG de NIDDA** ; total du corps : 48 bataillons, 36 escadrons et 90 canons de campagne, auxquels il faut ajouter : 33 compagnies d'artillerie de forteresse, réunies en un régiment provisoire subdivisé en 8 divisions, avec 200 canons rayés de siège et 100 mortiers lisses ; 15 compagnies de pionniers ; en tout : de 50 à 60 000 hommes. Le matériel put arriver facilement, parce que le gros de l'armée de siège était installé au nord de la place, à cheval sur le chemin de fer de Wissembourg qui communique directement avec l'Allemagne. Le quartier général fut établi à Mundolsheim ; Vendenheim, à la jonction des chemins de fer de Paris et de Wissembourg, devint la station de débarquement de l'armée de **WERDER**.

Jusqu'au 18 août, la division badoise resta seule devant la place ; dont elle avait achevé l'investissement dans la nuit du 14 au 15.

Dans l'après-midi du 16, le général **UHRICH** envoya au sud De la place, vers le village de Neuhof, une reconnaissance de deux bataillons (800 hommes), des régiments de marche avec deux escadrons et quatre pièces de canon, sous le commandement du colonel **FIEVET**, des pontonniers. Cette reconnaissance ayant rencontré l'ennemi, le colonel fit charger sa cavalerie qui, ramenée, se replia au galop. Aussitôt la panique s'empara des deux bataillons, qui s'enfuirent en désordre, laissant trois canons au pouvoir de l'ennemi. Le brave **FIEVET** fut grièvement blessé en essayant de ramener au feu ses troupes débandées et mourut peu de jours après. Dans la nuit une autre reconnaissance fut dirigée sur la Robertsau, où eut lieu un engagement assez vif à la suite duquel les assiégés détruisirent le couvent du Bon-Pasteur, situé près de l'Orangerie et qui servait d'abri aux tirailleurs badois. L'artillerie de campagne de ces derniers ne restait pas inactive ; en attendant les pièces de siège, elle lançait à toute volée des obus sur la ville. Le premier projectile qui éclata dans l'enceinte fut envoyé le 13 août et ce bombardement intermittent se prolongea pendant les journées du 14 et 15 ; comme pour insulter au malheur des habitants, le jour de la fête de l'Empereur, à l'heure habituelle du feu d'artifice, toutes les pièces badoises tirèrent par salves vers le centre de la ville, y causèrent de nombreux dégâts et blessèrent plusieurs personnes.

Le 18 eut un bombardement plus sérieux que les précédents ; les Badois avaient fait venir de Rastatt 40 pièces de 12 et de 24, plus quelques mortiers, qu'ils mirent en batterie derrière des épaulements construits à proximité de la petite ville de Kehl, sur la rive allemande du Rhin ; à un signal donné ces pièces, secondées par les canons de campagne, accablèrent Strasbourg

d'un déluge de projectiles. A titre de représailles, le général **UHRICH** fit canonner Kehl, de la citadelle, et plusieurs maisons y furent réduites en cendres.

Le 21, le général **WERDER**, résolut de recourir à un bombardement en règle et en avertit le général **UHRICH** de son intention en l'invitant à capituler. Cette offre ayant été déclinée, le bombardement commença le 23 août à 8 heures moins ¼ du soir et dura sans interruption jusqu'au 25, jour où le respectable évêque de la ville tenta une démarche auprès du **grand duc de Bade**, alors au milieu de sa division, pour le prier de faire cesser des cruautés déshonorantes pour la nation allemande. Sa prière ne fut pas écoutée et le bombardement reprit avec un redoublement d'intensité. L'Aubette, renfermant le musée de peinture, le Temple-Neuf et sa bibliothèque, un grand nombre de maisons particulières étaient incendiés ; dès la seconde nuit la ville présentait l'aspect « d'une mer de flammes », des milliers d'habitants étaient sans abri et, de l'aveu même des Allemands, le feu de l'artillerie était surtout dirigé vers les grands foyers d'incendie, pour empêcher les pompiers d'en approcher.

La garnison, de même que les habitants, manquait d'abris blindés et subissait des pertes sensibles. Bientôt le toit de la grande nef de la cathédrale prenait feu à son tour ; le lendemain c'était le Palais de justice, le moulin militaire de la porte des Pêcheurs ; les faubourgs de Pierres et National ne présentaient plus qu'une masse de ruines, et leurs habitants cherchaient un refuge sous les ponts, au théâtre, dans la cathédrale, que l'évêque mit à la disposition des malheureux sans asile.

Au milieu de cette effroyable catastrophe, l'énergie de la population ne se démentit pas un instant, et le commandant supérieur exprimait le sentiment général en repoussant les sommations plusieurs fois répétées par **M. de WERDER**. Le général prussien se décida alors à commencer le siège régulier, en prescrivant toutefois de continuer le bombardement, malgré l'énorme consommation de projectiles qu'il nécessitait.

Le front d'attaque était tout indiqué, il ne s'agissait que de prendre les mesures nécessaires pour l'ouverture de la première parallèle. Elle fut creusée dans la nuit du 29 au 30 août, en forme d'un vaste demi-cercle de cinq kilomètres de longueur, s'appuyant à gauche au canal du Rhin à la Marne près de Schiltigheim et de l'autre côté au village de Koenigshoffen ; la distance moyenne du retranchement ou ligne de circonvallation aux fortifications était de 7 à 800 mètres. Ce travail fut exécuté sans pertes, grâce à l'inertie de l'assiégé qui ne chercha ni à l'inquiéter ni à se rendre compte de son importance, puisqu'il ne lança aucun artifice éclairant en avant du front d'attaque. Le général **DECKER** appuya la parallèle de dix batteries armées de quarante-six pièce de 12 et de 24, contre lesquelles l'artillerie de la place resta impuissante.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre, le général **de MERTENS** fit construire une deuxième parallèle de 1 600 mètres seulement de longueur et distante de moins de 400 mètres des saillants des lunettes 44, 52 et 53. Le 2 au matin, le 87ème de ligne, sous les ordres de son colonel, fit une vigoureuse sortie qui néanmoins n'amena aucun résultat utile, parce que, d'après le général **UHRICH**, l'ennemi avait dû être prévenu de l'attaque par des espions.

Cette affaire coûta aux assiégés 151 tués ou blessés.

Les ingénieurs allemands, dans leur hâte de s'emparer de la place, poussaient les travaux d'approche avec la dernière activité ; chaque nuit ils établissaient de nouvelles batteries, qui tiraient à ricochet sur les remparts, ou de plein fouet, pour démonter les pièces françaises.

Avec la terrible justesse du canon Krupp, ils n'y réussissaient que trop facilement ; ils firent surtout un mal énorme avec deux mortiers de 21 centimètres, engins d'invention récente, du poids de 150 quintaux, qui furent installés dans une batterie portant le numéro 35.

Dès le 9 septembre, toute pièce qui se montrait aux remparts était démontée par le feu convergent des Allemands, et le général **UHRICH** en fut réduit aux canons des ouvrages voisins et à des mortiers défilés derrière des blindages.

Pendant presque toute la durée du siège, le commandant supérieur put communiquer avec l'extérieur et entretint une correspondance de plus suivies, avec le général **WERDER** ;

Le 1er septembre, le général **UHRICH** reçut par l'intermédiaire du sous-préfet de Schlestadt le télégramme suivant qui lui était adressé par le **comte de PALIKAO** : « *Tenez le plus longtemps possible. Bataille vers Metz est imminente et l'on a tout lieu d'espérer un résultat. Comme dernière ressource, que la garnison doit exécuter peut-être dans la nuit, franchir le Rhin, se jeter dans le pays de Bade, où il ne se trouve que fort peu d'ennemis, et repasser le Rhin plus haut. Faites le possible et promptement.* »
Cet ordre étrange surprit le général **UHRICH**. Le vainqueur de Pékin continuait à faire preuve d'une ignorance complète des ressources de l'ennemi, de l'état de l'armée française, de la faiblesse de la garnison de Strasbourg et des conditions d'une guerre européenne.

Le général **WERDER** s'empressait de transmettre à son adversaire les nouvelles, mauvaises pour les armées françaises, qu'il recevait du grand quartier général. C'est par cette voie que le général **UHRICH** apprit presque aussitôt le désastre de Sedan et l'insuccès d'une grande sortie tentés les 31 août et 1er septembre par le maréchal **BAZAINE**. Aucun détail n'était omis ; on faisait connaitre jusqu'au lieu d'internement de l'empereur **NAPOLEON III.**

Le 10 septembre, surgit un incident qui calma un peu les angoisses des malheureux habitants réfugiés dans les caves depuis près d'un mois et constamment exposés à périr sous les projectiles ou sous leurs maisons écroulées.
Le général **UHRICH** fut informé par le commandant en chef prussien qu'une délégation suisse, munie des pouvoirs du Conseil fédéral, demandait à entrer dans la vile assiégée pour sauver des horreurs du bombardement les vieillards, les femmes et les enfants de l'ancienne ami et alliées dont les contingents s'étaient battus contre **Charles le TEMERAIRE** à Granson et à Morat.

Le lendemain matin une foule énorme se rendit à travers les ruines des faubourgs à la porte Nationale pour recevoir les députés de la république helvétique. Grand fut l'étonnement de ces derniers en apprenant que les habitants ne savaient rien des scènes du 4 septembre et de la proclamation du gouvernement de la Défense nationale. Les autorités militaires continuèrent à remplir leur devoir sans s'inquiéter des nouvelles politiques ; l'administration préfectorale et la municipalité furent modifiées dans le sens républicain.

Le 15 septembre, à dix heures du matin, eut lieu la première émigration pour la Suisse ; ce premier convoi se composait de plus de deux mille personnes.

L'artillerie et le génie allemands continuaient à pousser les travaux d'approche, sans cesser un instant d'accabler de projectiles les parties centrales de la ville ; la citadelle était entièrement ruinée ; les Badois avaient pu s'installer tout près, dans l'île des Epis ; enfin, dans la nuit du 11 au 12, le général **de MERTENS** fit ouvrir une troisième parallèle, d'une longueur de 500

mètres en avant des lunettes 52 et 53. Pour se rapprocher encore davantage de ces ouvrages, on établit à 40 mètres en avant, une demi-parallèle ; en même temps, le général **de DECKER** s'occupait à disposer des batteries de façon à battre en brèche la lunette 53 au moyen du tir plongeant.
Bientôt la face droite du bastion 11 fut également battue en brèche par tir indirect et, le 15 septembre, le génie couronnait à la sape volante le chemin couvert de la lunette 53, et les Allemands purent commencer les préparatifs de la descente et du passage du fossé pour donner ensuite l'assaut à la brèche de la lunette 53.

Le général **UHRICH**, informé que ces ouvrages avancés étaient devenus intenables, les avait fait évacuer, de sorte que l'assiégeant put les occuper sans combat dès le 22 ; le 23, il débouchait à la sape de la lunette 52 vers le glacis du corps de place et commençait le couronnement du chemin couvert. Le 26, cette opération était achevée en face de la contre-garde du bastion 11 et les pionniers allemands purent même s'établir en face de l'ouvrage 54 qui protégeait le bastion 12. Enfin, la sape était ouverte en capitale de la demi-lune 50 qui couvre la pore de Pierres.
Sur un total de 68 batteries construites, l'assaillant pouvait en faire agir 40 ; 119 canons rayés, 42 gros mortiers, 40 petits mortiers étaient en mesure et lancer par vingt-quatre heures 6 000 projectiles explosibles ; tous les ouvrages du front d'attaque étaient complètement ruinés, les défenseurs n'avaient plus le moindre abri ; le théâtre, la préfecture et d'autres maisons étaient devenus la proie de l'incendie ; encore quelques coups de canon et la brèche du bastion 11 était entièrement praticable. La supériorité écrasante de l'artillerie allemande lui permettait de rendre impossible la réunion des colonnes destinées à repousser l'assaut ; en outre, la supériorité numérique de l'armée de siège ne laissait aucun doute sur le succès certain d'une tentative de vive force.

Le 27, à deux heures de l'après-midi, le colonel **SABATIER** et le lieutenant-colonel **MARITZ**, les deux chefs du génie, vinrent prévenir le général **UHRICH** que la brèche du bastion 11 était praticable, que l'assaut pouvait être donné le soir même, dans deux heures ! que Strasbourg était à la merci des Prussiens.
Aussitôt le conseil de défense fut réuni et décida à l'unanimité qu'il y avait lieu d'entrer en négociation avec l'ennemi. Le colonel **BLOT**, alité par suite d'une grave blessure reçue le 13 septembre, réclama, avec un courage qui l'honore, sa part de responsabilité et déclara par écrit que, d'après les explications du colonel **MARITZ**, le terme fatal de la résistance était arrivé et qu'il s'associait à la résolution du conseil.

En conséquence de cette résolution, le drapeau blanc fut arboré sur la cathédrale, les porte de Pierres et Nationale et à la citadelle.

Le 28 septembre, à deux heures du matin, la convention fut conclue entre le colonel **DUCASSE** et le lieutenant-colonel **MENGIN** pour le général **UHRICH**, le lieutenant-colonel **LESCZINSKI** et le capitaine **HENCKEL de DONNERSMARCK** pour le général **WERDER.**
Les conditions de la capitulation étaient les mêmes qu'à Sedan ; les principaux généraux de la garnison, **MM. UHRICH** et **BARRAL**, ainsi que beaucoup d'officiers commirent la faute de signer le revers prussien et de séparer ainsi leur sort de celui de leurs braves soldats.

Le 28, dans la journée, il y eut à la porte du général les protestations de rigueur, dont les auteurs venaient pour la plupart de sortir de leur cave ; mais la plus étrange est celle de l'ex-maire **M. HUMANN**, qui ne craignit pas de dire, dans un discours public, que la capitulation

du 28 l'avait vivement surpris, alors que dix jours auparavant, le 18, il avait, avec tous les membres du conseil municipal, signé une adresse au commandant supérieur, adresse dans laquelle, se prétendant « l'organe du sentiment presque universel de la population », ils le suppliaient d'entrer en négociation avec **M. de WERDER.**

Dès 8 heures du matin, les Allemands prenaient possession des portes d'Austerlitz, Nationale, des Pêcheurs et de la citadelle. A 11 heures et demie, la garnison sortit avec armes et bagages par la porte Nationale pour défiler devant l'armée assiégeante.

Le général **de WERDER**, le grand duc de Bade et son frère firent le plus honorable accueil aux officiers français, dont ils se plurent à proclamer la bravoure.

Le départ des troupes fut navrant ; l'énergique et patriotique population de Strasbourg, prévoyant le sort qui lui était réservé, fit des adieux déchirants aux défenseurs de la cité obligés de défiler devant l'ennemi et de lui remettre leurs armes.
Les premiers bataillons se présentèrent d'une façon convenable, malheureusement la queue de colonne se composait d'hommes ivres dont la vue était des plus pénibles.
Les relations allemandes se sont emparées de ce fait regrettable et, dans ses conférences sur l'artillerie, feu le général **de DECKER** a poussé l'absence de générosité jusqu'à insister « sur le ramassis d'ivrognes » qu'il a vu défiler le 28 septembre 1870
.

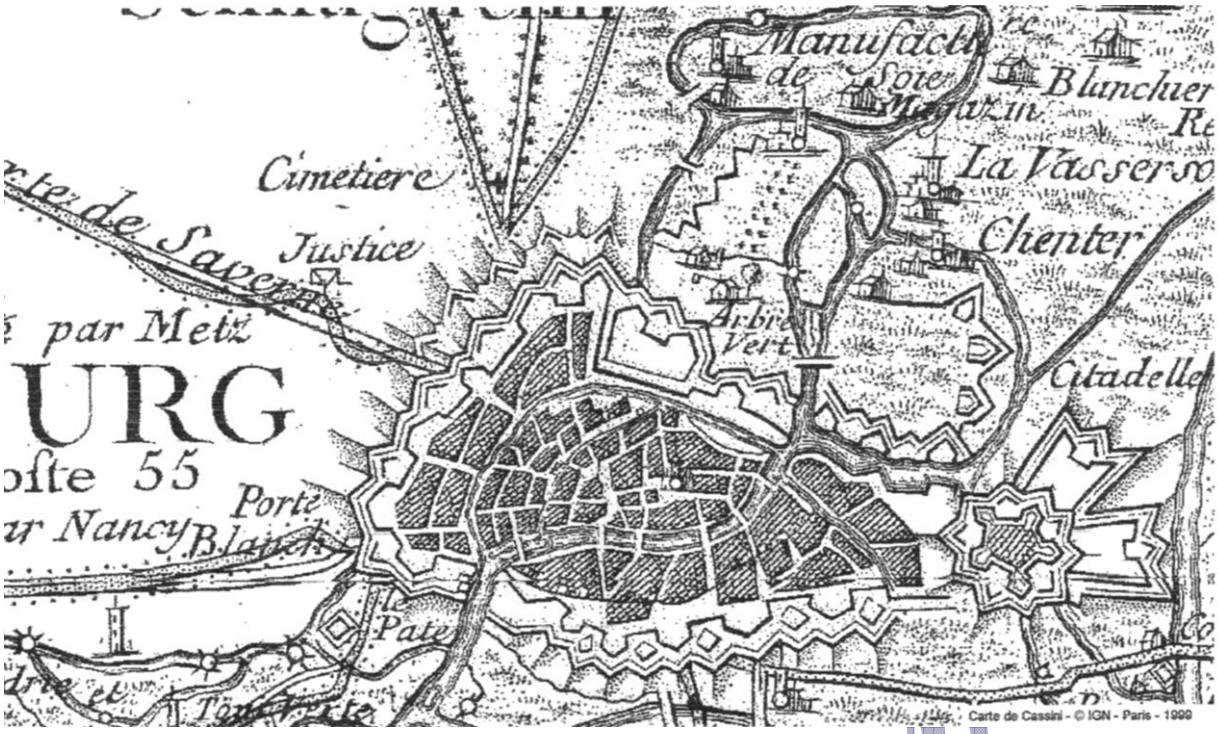
****

Pendant les quarante-six jours de siège et de bombardement presque continuel, la ville avait eu beaucoup à souffrir : plus de 400 maisons étaient complètement ruinées, 34 seulement n'avaient pas été atteintes par les projectiles ; 8 000 habitants se trouvaient sans abri. Dans la population civile on comptait **261 morts et 1 100 blessés** ; la garnison avait perdu **661 tués et 780 blessés, dont 43 officiers.**

L'artillerie allemande avant lancé 195 290 projectiles, soit environ 6 300 par jour ; sur le nombre on compte 58 000 bombes, qui donnent une idée de la rage de destruction dont était l'état-major allemand.
La situation d'effectif pour la capitulation portait **451 officiers, 17 111 hommes, plus 2 100 malades et 1 843 chevaux**. Au nombre des soldats se trouvaient les gardes nationaux sédentaires qui furent simplement désarmés.
Le butin des Allemands fut immense ; de plus ils gagnaient une excellente base d'opérations contre la Haute-Alsace, d'où ils devaient partir plus tard pour envahir la Franche-Comté et la Bourgogne.

****

Ancestrami



Carte de Cassini (Strasbourg)

Ancestra